

## PROLOGUE

William Anderson reposa lentement le téléphone, l'air songeur, puis s'adossa au fond de son fauteuil de bureau. Ses grandes mains jointes formaient un triangle devant sa bouche, tandis qu'il se repassait les dix minutes de leur conversation en boucle, à en friser la folie. Il ne savait pas quoi penser, mais, ce qu'il savait, c'est qu'il avait besoin d'un verre. Un grand. Il marcha jusqu'à son meuble à alcool et souleva le couvercle ancien en forme de globe.

Il ne prit pas la peine de choisir son whisky préféré : pour l'heure, n'importe lequel ferait l'affaire. Se versant un verre de bourbon à ras bords, il en descendit la moitié avant de le remplir aussitôt. Il avait chaud, il transpirait. L'homme posé qu'il était d'ordinaire avait été anéanti par les révélations de cette journée, et la seule chose qu'il voyait, c'étaient de magnifiques yeux saphir.

Peu importe où il regardait, ils étaient là, le torturant, lui rappelant son échec. Il tira sur son nœud de cravate et défit le premier bouton de sa chemise, espérant respirer mieux une fois son cou dégagé. Peine perdue. Sa gorge le serrait. Le passé était revenu le hanter. Il avait déployé tant d'efforts à ne pas s'attacher, à demeurer indifférent. Et voilà que les choses reprenaient le même chemin.

Dans le monde où il évoluait, les décisions se prenaient avec un esprit clair et objectif, et, en temps normal, il excellait à cet exercice. En temps normal... Dans son univers, tout se produisait pour une raison, et cette raison

était généralement qu'il l'avait décidé : il était écouté, respecté. Mais il sentait tout contrôle lui échapper, et cela ne lui plaisait pas. Tout particulièrement en ce qui *la* concernait.

— Je suis trop vieux pour ces conneries, maugréa-t-il en se laissant tomber dans son fauteuil.

Il prit une autre gorgée de bourbon, longue et salubre, puis bascula sa tête contre le dossier et fixa le plafond. Une fois déjà, elle avait mis sa vie sens dessus dessous, et il était en train de la laisser recommencer.

Il n'était qu'un idiot. Mais le fait que Miller Hart vienne s'ajouter à cette équation compliquée ne lui laissait guère le choix. Sa morale aussi le mettait au pied du mur... ainsi que l'amour qu'il ressentait pour cette femme.

Quelqu'un d'autre a pris le contrôle de mon destin. Tous mes efforts, mon approche prudente et les barrières protectrices que je m'étais donné tant de peine à mettre en place ont volé en éclats le jour où j'ai rencontré Miller Hart. Il est vite devenu évident que j'avais atteint un point où il était primordial que je m'en tienne à mes stratégies de vie raisonnables, que je conserve mon masque d'impassibilité et reste sur mes gardes. Il ne faisait aucun doute que cet homme allait me tester. Il l'a fait. Et il continue. L'acte ultime a été de lui accorder ma confiance, de me confier à lui, de me livrer à lui. J'ai fait tout cela et, aujourd'hui, je le regrette de tout mon cœur. Craindre qu'il veuille me quitter à cause de mon passé était une inquiétude inutile. C'était bien la dernière chose que j'avais à redouter.

Miller Hart est un prostitué de luxe. Il a employé le mot *escort boy*, mais il ne suffit pas de choisir un terme plus acceptable pour embellir la réalité.

Miller Hart vend son corps.

Il mène une vie avilissante.

Miller Hart est l'équivalent masculin de ma mère. Je suis amoureuse d'un homme que je ne peux pas avoir. Il m'a fait me sentir vivante, alors que j'avais passé si longtemps à me contenter d'exister. Mais il m'a repris ce sentiment vivifiant et l'a remplacé par une immense affliction. Mon esprit est encore plus éteint aujourd'hui qu'il ne l'était avant ma rencontre avec cet homme.

L'humiliation que j'ai ressentie en constatant mon erreur se noie dans mon chagrin. Je ne ressens rien d'autre qu'un chagrin paralysant. Ces deux dernières semaines ont été les plus longues qu'on puisse imaginer, et je dois me préparer à affronter une vie de désolation. Cette seule pensée me donne envie de fermer les yeux pour ne plus jamais les rouvrir.

Cette nuit à l'hôtel se rejoue encore et encore dans mon esprit : le contact de la ceinture que Miller avait enroulée autour de mes poignets, son expression froide et impassible tandis qu'il me faisait jouir de manière experte, l'intense souffrance sur son visage quand il avait réalisé le mal qu'il venait de causer. J'avais été forcée de fuir.

Seulement, je ne me rendais pas compte que je fonçais dans un problème encore plus grand : William. Je sais que ce n'est qu'une question de temps avant qu'il me retrouve. J'ai lu la surprise sur son visage lorsqu'il m'a vue et, quand ses yeux sont tombés sur Miller, j'ai compris qu'il l'avait reconnu. William Anderson et Miller Hart se connaissent : William voudra savoir comment j'ai connu Miller et, fatidiquement, ce que je faisais dans cet hôtel. Je n'ai pas seulement passé deux semaines à vivre un enfer, mais aussi à guetter son apparition par-dessus mon épaule.

Après m'être traînée jusqu'à la douche, puis avoir enfilé la première chose que je peux trouver, je descends paresseusement l'escalier pour trouver Nan à genoux devant le lave-linge, en train de le remplir. Je m'assieds à la table, en silence, mais, ces derniers temps, on dirait que Nan a un radar pointé sur moi : elle détecte chacun de mes mouvements, la moindre larme ou respiration, qu'elle se trouve ou non dans la même pièce.

Elle est attentionnée, mais ne sait pas comment s'y prendre ; elle me comprend, mais s'obstine tout de même à me remotiver. Elle s'est fixé pour objectif de me montrer

les effets positifs de mes rendez-vous avec Miller Hart, mais je n'y vois rien d'autre qu'une tristesse immédiate et n'en ressens qu'une douleur persistante. Il n'y aura jamais personne d'autre. Aucun homme ne pourra jamais éveiller en moi ces sensations, ce sentiment d'être protégée, aimée, à l'abri.

C'est assez ironique, en fait. Toute ma vie durant, j'ai méprisé ma mère de m'avoir abandonnée pour mener une vie faite d'hommes, de plaisirs et de petits cadeaux. Et voilà que Miller Hart s'avère être un *escort boy*. Il vend son corps, il se fait payer pour procurer du plaisir aux femmes. Chaque fois qu'il m'entraînait dans son « truc à lui », qu'il me serrait tendrement dans ses bras, c'était en réalité pour laver la souillure d'un précédent rendez-vous avec une autre femme. D'entre tous les hommes qui auraient pu me ravir à ce point, pourquoi a-t-il fallu que ce soit lui ?

— Ça te dit de m'accompagner au club du lundi ? me demande Nan d'un ton nonchalant, tandis que j'essaie d'avaler quelques corn-flakes.

— Non, je vais rester à la maison, dis-je en prenant une nouvelle cuillerée. Tu as gagné au bingo hier soir ?

Elle pousse une série de soupirs, puis claque le hublot du lave-linge et commence à verser du détergent dans le tiroir.

— Tu parles ! J'ai perdu mon temps, c'est tout.

— Alors, pourquoi tu continues d'y aller ? dis-je en remuant lentement mon bol.

— Parce que j'y mets le feu, répond-elle avec un clin d'œil et un petit sourire. Je suis la reine du bingo.

Je prie mentalement pour échapper à une nouvelle tirade d'encouragement, mais ma prière n'est pas entendue.

— J'ai passé des années à me morfondre après la mort de ton grand-père, Olivia.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle évoque mon grand-père. Un peu déstabilisée, j'arrête de tourner ma cuillère.

— J'ai perdu le partenaire de toute une vie et versé des océans de larmes, continue-t-elle.

Nan s'efforce de mettre les choses en perspective, et c'est dans ces moments-là que je m'interroge : me trouve-t-elle pathétique de déprimer pour un homme que j'ai à peine connu ?

— Je ne pensais pas me sentir à nouveau vivante un jour.

— Je m'en souviens, dis-je tout bas.

Je me rappelle aussi que j'avais bien failli décupler son chagrin. Elle s'était à peine remise du départ soudain de ma mère qu'elle avait dû faire face à la perte cruelle et prématurée de son Jim bien-aimé.

— Et pourtant, ce jour est arrivé, reprend-elle avec un hochement de tête optimiste. Tu as peut-être l'impression qu'il n'arrivera pas, mais tu verras que la vie suit son cours.

Elle s'éloigne dans le couloir, et je reste là à réfléchir à ses paroles, me sentant un peu coupable de me morfondre sur une histoire si brève, et plus encore de voir Nan la comparer avec la perte de son mari dans le seul but de me remonter le moral.

M'abandonnant à mes pensées profondes, je revis l'un après l'autre chaque rendez-vous, chaque baiser, chaque mot. Mon esprit lessivé semble s'acharner à me torturer, mais c'est entièrement ma faute. Je l'ai cherché. Le désespoir a pris un nouveau visage.

La sonnerie de mon portable me fait sursauter sur ma chaise, me tirant de ma rêverie pour me ramener dans le monde de la souffrance réelle. Je ne tiens pas particulièrement à communiquer avec quiconque, et encore moins avec l'homme qui m'a brisé le cœur ; aussi, quand je vois son nom s'afficher, je lâche immédiatement la cuillère dans mon bol et fixe l'écran d'un regard vide. Mon cœur s'emballa.

Prise de panique, je me ferme comme une huître et recule au fond de ma chaise afin de mettre autant de distance que possible entre moi et le téléphone. Vient un moment où je me fige, incapable de reculer davantage. Chaque muscle de mon corps est devenu inutile et refuse d'obéir. Plus rien ne fonctionne à l'exception de ma fichue mémoire, qui me torture de plus belle, m'obligeant à revivre en accéléré chaque moment passé avec Miller Hart. Mes yeux commencent à s'emplier de larmes de désespoir. Pas très raisonnable d'ouvrir ce message... Bien sûr que ce n'est pas raisonnable. Mais il faut dire qu'en ce moment, je ne le suis pas vraiment. Je ne le suis plus depuis que j'ai fait la connaissance de Miller Hart.

Je fais glisser mon doigt sur l'écran et ouvre le message écrit.

*Comment vas-tu ?*

*Miller Hart x*

Je fronce les sourcils et relis le message en me demandant ce qu'il s'imagine. Pense-t-il que je l'ai déjà oublié ? Miller Hart ? Comment je vais ? D'après lui ? Il croit peut-être que je gambade comme un cabri, car j'ai eu droit à quelques rendez-vous gratuits avec Miller Hart, l'*escort boy* le plus réputé de Londres. Quoique « gratuits », non. J'ai payé. Et cher. Le temps passé et les expériences vécues auprès de cet homme vont me coûter très cher. Je n'ai même pas encore commencé à saisir l'importance de ce qui s'est passé. Les questions s'emmêlent et se bousculent dans mon crâne, mais je dois les dénouer et y mettre de l'ordre si je veux pouvoir trouver un sens à tout cela. Le fait que le seul homme à qui j'aie jamais ouvert mon être intime ait subitement disparu est en soi suffisamment difficile à gérer. Chercher à sonder le pourquoi et le comment est une tâche supplémentaire que mes émotions refusent de supporter.

Comment je vais ?

— Je suis en miettes, bordel !

Je hurle dans le téléphone en enfonçant furieusement le bouton SUPPRIMER, à m'en faire mal au pouce. Dans un geste de pure colère, je balance mon portable à travers la cuisine sans même ciller lorsqu'il se fracasse en morceaux contre le carrelage mural. Des bruits de pas précipités descendent l'escalier, mais je ne les entends pas derrière ma respiration saccadée et mes violents hoquets de colère.

— Mais que se passe-t-il ? demande la voix stupéfaite de Nan derrière moi.

Je ne me retourne pas. Pas envie de voir l'expression effarée qui défigure très certainement son visage ridé.

— Olivia ?

Je me lève brusquement en envoyant promener ma chaise. Le bruit des pieds en bois sur le parquet résonne dans notre vieille cuisine.

— Je sors, dis-je avant de filer sans regarder ma grand- mère, traversant le couloir comme une tornade avant d'attraper ma veste et mon sac sur le portemanteau.

— Olivia !

J'entends ses pas lourds derrière moi, tandis que j'ouvre la porte à la volée, manquant de bousculer George.

— Bonj... Oh ! dit-il en me regardant passer en trombe, et j'entraperçois son visage jovial qui se fige de stupeur, juste avant de me lancer dans un sprint pour descendre l'allée.

Je sais que, clairement hésitante et passablement abattue, je fais tache dans le décor, plantée à l'entrée de cette salle de sport. Toutes ces machines ressemblent à des navettes spatiales avec leurs centaines de boutons et de leviers, et je n'ai pas le début d'une idée de la manière de les mettre en route.

Mon heure d'initiation de la semaine dernière s'est révélée une distraction efficace, mais, sitôt sortie de ce centre de fitness sélect, j'ai oublié tous les conseils et les instruc-



tions. Je balaie les lieux du regard en jouant avec ma bague ; une foule d'hommes et de femmes se dépensent sur le tapis de course, pédalent à fond la caisse sur les vélos ou soulèvent des poids sur d'impressionnants appareils de musculation. Ils ont tous l'air de savoir précisément ce qu'ils font.

Dans une tentative de me fondre parmi eux, je saisis les gants de boxe pendus au mur à côté de moi. Je glisse mes mains à l'intérieur avec un air professionnel, comme si je venais ici chaque matin commencer ma journée par une heure de suée. Je fixe le velcro, puis donne un petit coup dans le sac. Son poids me surprend. Mon faible coup l'a à peine fait bouger.

Je plie mon bras et frappe un peu plus fort, mais le gigantesque sac se contente d'osciller. Concluant qu'il doit être rempli de briques, je fronce les sourcils, injecte plus de puissance dans mon bras chétif et frappe avec force, que j'accompagne d'un petit grognement en prime. Cette fois, le sac bouge de manière significative ; il s'éloigne et semble s'immobiliser un instant avant de revenir vers moi. À toute allure. Prise de panique, je ramène vivement mon poing avant de tendre le bas pour empêcher le sac de me faire tomber. Une onde de choc remonte le long de mon bras comme mon poing entre en contact avec le sac, mais il s'éloigne à nouveau. Le sourire aux lèvres, j'écarte un peu les jambes et me prépare à son retour, puis décoche un nouveau coup qui l'envoie voler loin de moi.

Mon bras me fait déjà mal, et je réalise subitement que ma main gauche est également gantée. Alors, cette fois, je frappe avec elle. Mon sourire s'élargit : l'impact du sac contre mes poings semble bon. Je commence à transpirer, mes pieds se mettent à bouger, et mes bras, à prendre le rythme. Encouragée par mes propres cris de satisfaction, je vois le sac se transformer en quelque chose d'autre. Je lui mets la raclée de sa vie et j'adore ça.

J'ignore combien de temps je reste là, mais, lorsque je finis par ralentir et me poser pour réfléchir, je me rends compte que je suis trempée ; mes genoux sont douloureux, et je suis essoufflée. J'attrape le sac et attends qu'il se stabilise, puis balaie la salle de sport d'un regard circonspect en me demandant si ma séance de défoulement a attiré l'attention de quelqu'un. Personne ne me regarde. Je suis passée totalement inaperçue. Chacun se concentre sur son propre entraînement, s'épuisant dans son coin. Souriant intérieurement, je me sers un verre d'eau et prends une serviette sur l'étagère voisine pour essuyer la sueur coulant à grosses gouttes de mon front, puis je sors de la vaste salle d'un pas léger. Pour la première fois depuis des semaines, je me sens prête à affronter la journée qui m'attend.

Je me dirige vers les vestiaires en terminant mon verre d'eau, avec l'impression de m'être déchargée d'une montagne de stress et de malheurs. Mais quelle ironie ! Cette toute nouvelle sensation de liberté se fait à peine sentir que, déjà, la tentation de retourner taper dans le sac une petite heure me prend : ça pourrait bien devenir une addiction. Seulement, le temps passe et je risque d'être en retard au travail. Alors, j'y renonce. Je reviendrai demain matin, peut-être même ce soir après le boulot, et je défoncerai ce sac jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace de Miller Hart ni de la souffrance qu'il a causée.

Je franchis une succession de portes vitrées, jetant au passage un coup d'œil au travers. Derrière l'une d'elles, j'aperçois des dizaines de postérieurs fermes qui pédalent comme si leur vie en dépendait ; derrière une autre, je vois des femmes pliées dans toutes sortes de positions bizarroïdes ; et, derrière une troisième, des hommes vont et viennent au pas de course en se laissant tomber par moments sur des tapis pour exécuter des pompes ou des abdos. Il doit s'agir des cours dont le moniteur m'a parlé. J'en essaierai peut-être un ou deux. Ou tous à la fois.

Alors que je franchis la dernière porte avant le vestiaire des femmes, quelque chose capte mon attention. Je m'arrête et fais marche arrière. Derrière la vitre, j'aperçois un sac de sable identique à celui que je viens de martyriser. Il se balance au bout de son crochet suspendu au plafond, mais sans personne tout près susceptible de l'avoir fait bouger. Intriguée, je me rapproche de la porte, mes yeux suivant les déplacements du sac de gauche à droite. Je pousse alors un petit cri de surprise et sursaute en voyant une silhouette entrer dans mon champ de vision : l'homme est torse et pieds nus. Mon cœur déjà en surrégime explose pratiquement sous le choc, et mon gobelet d'eau et ma serviette me tombent des mains. Un vertige me prend.

Miller porte son short ; le même qu'il portait le jour où il cherchait à me mettre à l'aise. Je tremble comme une feuille, mais ça ne m'empêche pas de le reluquer à nouveau à travers la vitre, histoire de vérifier que je ne suis pas en train d'halluciner. Eh non. Il est bien là, avec ce physique sans une once de graisse, hypnotique. Une énergie violente émane de lui, tandis qu'il attaque le sac de frappe comme s'il menaçait sa vie, le punissant de coups de poing puissants et de coups de pied qui le sont plus encore. Entre deux extensions de ses bras musclés, ses jambes athlétiques se déploient, son corps bouge avec fluidité, alors qu'il esquive le sac quand il revient sur lui. Il a tout d'un professionnel. Il a tout d'un combattant.

Je reste figée à regarder Miller se déplacer avec aisance autour du sac, les poings emmaillotés de bandes, chacun de ses membres délivrant des coups précis et punitifs, encore et encore. Ses cris rauques et le bruit des impacts m'envoient un frisson inconnu le long de la colonne vertébrale. Qui voit-il devant lui ?

Mon esprit s'emballe, les questions surgissent alors que j'observe en silence le gentleman à mi-temps, aux manières élégantes et raffinées, se transformer en un

homme possédé, en proie à cette colère contre laquelle il m'a régulièrement mise en garde. Je recule d'un pas en le voyant saisir le sac entre ses bras et poser son front contre le cuir, son corps épousant le balancement désormais léger du sac. Son dos trempé de sueur se soulève au rythme de sa respiration haletante, et, soudain, je vois ses épaules solides se redresser. Il se tourne vers la porte. La scène se déroule au ralenti. Je suis clouée sur place alors que son corps luisant de sueur se dévoile ; mes yeux remontent lentement le long de son torse. Bientôt, je le vois de profil. Il sait que quelqu'un l'observe. Le souffle que je retenais jaillit de mes poumons et je me sauve à toute vitesse, dévalant le couloir et m'engouffrant comme une furie dans le vestiaire des femmes, alors que mon cœur exténué me supplie de lui accorder un répit.

— Ça va ?

Je lève les yeux vers les douches : une femme avec une serviette autour d'elle et une autre enroulée autour de sa chevelure humide me dévisage, les yeux légèrement écarquillés.

— Oui, oui.

Je me rends compte que, littéralement essoufflée, je suis adossée contre la porte. Si je ne pique pas un fard, c'est uniquement parce que j'ai déjà le visage en feu.

La femme me lance un sourire intrigué et reprend ce qu'elle faisait, pendant que je cherche mon casier afin de prendre mes affaires de douche. L'eau est bien trop chaude. J'ai besoin d'eau glacée. Au bout de cinq minutes à tenter de régler sa température, je renonce à la refroidir. M'accommodant de l'eau chaude, je commence à shampooiner ma crinière emmêlée et poissée de sueur et à savonner mon corps moite. La sensation d'apaisement qui m'avait empli le corps et l'esprit quelques instants plus tôt s'est évanouie sitôt que je l'ai vu, et voilà que, maintenant, des

images plus récentes repassent à leur tour dans ma tête. Il y a des centaines de centres de fitness à Londres. Pourquoi a-t-il fallu que je choisisse celui-ci ?

Cela étant, je n'ai ni le temps de me pencher sur la question, ni celui d'apprécier les effets bienfaisants de l'eau chaude qui, au lieu de brûler ma peau échauffée, masse à présent mes muscles endoloris par l'exercice. Je dois aller travailler. Il me faut dix minutes pour me sécher corps et cheveux et m'habiller. Je sors alors de la salle de sport en rasant les murs, m'attendant à tout instant à entendre une voix familière m'appeler ou une main raviver le feu qui couve en moi. Mais finalement, je m'éclipse sans problème, puis cours jusqu'au métro. Si mes yeux sont ravis qu'on leur ait rappelé la perfection physique de Miller Hart, mon esprit l'est beaucoup moins.